

MUSIQUE

(Par dépêche télégraphique)

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Bruxelles, minuit et demie.

La *Walkyrie*, drame lyrique en trois actes, de Richard Wagner, traduction de M. Victor Wilder, représentée pour la première fois en français, au théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles.

On est accouru en foule, à Bruxelles, pour entendre la *Walkyrie*, donnée pour la première fois en français, dans les conditions les plus wagnériennes. Ce n'est pas à tort qu'on attache à cette représentation une si grande importance. D'abord, l'introduction, en notre répertoire, d'un des drames qui forment la tétralogie de l'*Anneau du Nibelung* constitue, en soi, un événement considérable, excitant, à bon droit, toutes les curiosités. On est pressé de savoir quelle impression produisent, dans leur version française et sur un théâtre de notre langue, ces œuvres grandioses, mais essentiellement germaniques, sous l'influence desquelles la dramaturgie lyrique est en voie de se renouveler. A d'autres points de vue encore, la tentative de Bruxelles a de quoi nous intéresser ; car MM. Dupont et Lapiassida se sont rapprochés le plus possible, et dans les moindres détails, de l'idéal de Bayreuth.

Par exemple, s'ils n'ont pu couvrir l'orchestre, ils en ont, du moins, sensiblement abaissé le niveau ; ils ont reculé le chef d'orchestre jusqu'au milieu de ses instrumentistes, de façon qu'il puisse voir la scène de profondeur et conduire non seulement l'exécution musicale, mais encore la représentation proprement dite ; ils ont aussi modifié le groupement des familles instrumentales, de manière à obtenir des sons à la fois plus homogènes et plus divers. Et ce n'est pas tout : au rideau roide et qui se lève, les directeurs de la Monnaie ont substitué le rideau souple qui s'ouvre sans bruit et découvre, d'un seul coup, le tableau scénique tout entier. Enfin, le lustre et les girandoles de la salle ne jettent tous leurs feux que pendant les entr'actes, où l'on se visite de loge en loge, où l'on admire les toilettes et où l'on cause. Dès que l'orchestre prélude, une relative obscurité se fait, et la scène, éclairée comme il convient, se remplit, pour ainsi dire, d'une vie d'hallucination. Voilà une série d'essais éminemment pratiques. Il y a bien des années qu'un théâtre de langue française n'avait essayé tant de choses à la fois !...

Mais j'arrive, sans autre préambule, à l'analyse de la *Walkyrie*.

Un orage épouvantable fait rage à travers la campagne au moment où le drame va s'engager. La pluie tombe à torrents, les tonnerres s'entrechoquent ; les éclairs jaillissent : on dirait que la création est ébranlée. Les contrebasses et les violoncelles dessinent un rythme croissant, en notes égales et mordues sur la corde, accentué, çà et là, de petits traits ascendants et rapides. C'est la rafale exaspérée. Les cors, les flûtes, les bois emmèlent leurs sonorités déchirantes. On croit que l'apaisement est proche : nullement. L'ouragan redouble.

Le thème de l'incantation du tonnerre de l'*Or du Rhin* éclate aux cuivres, furieusement ; les tubes gémissent et grondent, et les contrebasses continuent à dessiner le rythme obstiné de la rafale. Ce prélude dramatique, qu'on a pu apprécier dans les belles auditions des fragments de la *Walkyrie* aux concerts de M. Lamoureux, est d'une âpre et saisissante splendeur. Il a le mérite infini de nous mettre au cœur de l'action, et la toile se lève.

Le quatuor exhale comme des plaintes ; les violons se répandent en dissonances douloureuses, lorsqu'un homme se présente, hagard, à la porte de la cabane primitive où nous voici et que supporte le tronc d'un frêne. La chaumière est vide et silencieuse. L'homme regarde autour de lui et s'en vient tomber, épuisé, devant le foyer, où pétille la flamme. Au bruit qu'il fait, une jeune femme accourt, de blanc vêtue : c'est Sieglinde, la douce femme d'Hunding, le maître farouche de ce logis. Elle reconforte l'inconnu, qui, peu à peu, se reprend à vivre. Ils s'envisagent, saisis, elle de pitié profonde, lui de profond amour. Un solo de violoncelle exprime délicieusement ce qu'ils ne sauraient se dire et ce qui s'accomplit en leur cœur, et quatre violoncelles commentent, à leur tour, l'exquise confidence. La scène est construite sur ce thème d'amour, qui se développera très largement par la suite, et auquel s'ajoutent d'autres motifs, — notamment ceux de la détresse et de l'héroïsme des Welsungs, ou fils de Wotan. Mais on m'excusera de ne pas entrer dans le détail minutieux des thèmes. Ce détail m'entraînerait en des explications trop longues et m'induirait en des exposés techniques hors de cadre ici.

Un point certain, c'est que, dès le début, les caractères sont merveilleusement présentés. Sieglinde est la sacrifiée, mariée par force à l'homme qu'elle hait et dont le malheur habite la maison. Siegmund est le héros sur qui la fatalité pèse. Ils vont s'aimer, ils s'aiment déjà, et la musique le fait sentir au moyen des thèmes expressifs qui forment, au sens absolu, la trame vivante de l'œuvre. Je ne sais rien de plus vrai que l'accent des personnages. Leur entretien s'entrecoupe de longs silences où, dans un geste, dans un regard, dans une action muette, soulignée par l'orchestre, leur émotion se trahit et leur âme se dévoile. Ces silences d'action, durant lesquels la symphonie atteint une force d'expression si intense, sont une des particularités de l'art wagnérien, mais ils exigent rigoureusement le jeu scénique, et c'est ce qui trouble souvent les auditeurs au concert.

Cependant, la musique s'assombrit : une fanfare brusque et sauvage annonce l'arrivée d'Hunding. Le voici qui ouvre la porte, grand et tragique, armé de fer, le casque en tête, la lance au poing, le bouclier au bras, les yeux brillants, barbu, chevelu, rude et fort. « Quel est cet homme ? demande-t-il à Sieglinde, à la vue de l'étranger. — Je l'ai trouvé mourant auprès du foyer, répond Sieglinde, et je lui ai donné l'hospitalité. — C'est bien, femme ! Apprête le souper. » Et, s'étant désarmé, il s'assied en face de son hôte, auprès de la table ronde, coupée dans un tronc d'arbre. Siegmund se laisse aller à raconter l'histoire de sa jeunesse. Sort cruel ! Il faut que le dur Hunding reconnaisse en lui l'ennemi de

savage. « Pour ce soir, tu es mon hôte, lui dit-il enfin ; mais, demain matin, tu me rendras raison dès l'aube, et l'un de nous doit mourir. » Sieglinde s'émeut, mais qu'importe ? Brutale, son époux la pousse devant lui en se retirant. Les thèmes de l'amour, de la pitié et de la détresse des Welsungs, se mêlent, dans l'orchestre, au formidable motif de Hunding, tandis que l'inimitié des deux hommes se dénonce et quand elle éclate.

Mais le jeune héros, demeuré seul dans la noire nuit, s'abandonne à son angoisse. Comment se battra-t-il ? Ses armes sont brisées. Qui lui procurera une épée dans son malheur ? Il n'a pas vu, qu'il n'a pas compris, le geste de Sieglinde, lui montrant un glaive enfoncé dans le tronc du frêne. Pourtant, son courage renaît. En son cœur fleurit l'amour, et le motif de l'épée apparaît soudainement, répondant aux derniers échos des menaces de Hunding.

La voix de Siegmund s'affermie et s'exalte. Des plaintes de violoncelles l'enveloppent ; elle va s'élevant par degrés au-dessus d'un orchestre toujours accru. A demi couché, le héros se relève. Le thème de l'épée retentit plus strident à la trompette ; les violons s'échauffent ; tout se passionne. Dans le tronc du frêne brille l'épée en feu — l'épée de la détresse. Le motif est repris par le hautbois ; il semble sortir de tous les points de l'orchestre et domine tout. C'est de la musique obsédante, vraiment héroïque, et d'une intimité dramatique extraordinaire.

A cet instant, Sieglinde sort de sa chambre, tremblante, venant de verser à Hunding un breuvage de léthargie. La fille de Wotan raconte, sur les amples harmonies du thème du Walhalla, comment son père, au jour détesté de ses noces, enfonça au cœur de l'arbre l'épée qu'un vaillant doit en arracher ! Ce vaillant sera Siegmund. De nouveau, le motif du glaive s'éveille et résonne. Les amoureux se rapprochent l'un de l'autre. Plus d'ouragan ; un vent frais ouvre la porte ; la lune se mire aux eaux argentées de l'étang.

Imaginez le frisson passionné des violons et des violoncelles, le murmure des flûtes, le soupir des hautbois, le grand bourdonnement mystérieux de la symphonie. Siegmund chante, en un lied fameux, le printemps qui lui envahit l'âme et brandit le glaive sacré. Ah ! loin de la maison maudite, qu'ils portent maintenant leur amour ! Et, néanmoins, au milieu de cette ivresse, une tristesse persiste. Toujours le motif de la malédiction reparait sous l'amoureux thème, et les instruments ne disent pas une seule fois la gloire des Welsungs qu'ils n'annoncent aussi leur ruine.

Une introduction très agitée et lugubrement retentissante précède le second acte. Le motif de l'épée s'y fait entendre, ainsi que les thèmes de la fuite, de l'amour, de Hunding et des Walkyries. Lorsque le rideau s'ouvre, nous sommes dans un site sauvage, en pleine montagne. De grandes roches nues se dressent de toutes parts, sous un ciel alourdi de nuées orageuses. Le dieu Wotan est arrivé là, armé de sa cuirasse de cuir fauve, ornée de clous d'or, le casaque aux deux ailes éployées en tête et la lance de frêne à la main. Brünhilde, la Walkyrie, accourt à son appel, en poussant le cri de guerre éclatant des vierges guerrières. Que lui veut son père ? Elle se tient debout devant lui, dans sa blanchetunique, ses cheveux blonds débordant de son casaque en grands flots dorés.

Il lui dit : « Prends ton cheval, vierge des batailles. Un noir combat va s'emouvoir entre Siegmund et Hunding. Vole au secours de Siegmund, ma fille, et assure sa victoire. » Et la Walkyrie s'éloigne. Mais Wotan lui-même s'apprête à soutenir de rudes assauts. Voici Fricka, son épouse, sur son char traîné par deux béliers. Déesse de l'amour et du mariage, elle reproche au dieu ses infidélités. Siegmund est fils de Wotan adultère : il ne saurait triompher de Hunding. Le dieu, en vain, tâche à se défendre, à s'expliquer : « Je veux avoir un fils, dit-il, qui puisse venir au secours des dieux dont la mystérieuse Erda m'a prophétisé la ruine. Un homme pur et fort pourra seul les sauver. » L'idée de ce héros humain, de nature divine et qui doit sauver le monde, le Siegfried de la Tétralogie, se retrouve au fond de toutes les conceptions de Wagner.

Mais ce n'est point ici le lieu de philosopher sur les destinées et sur l'amour. Je me contenterai d'indiquer ici, selon l'observation très juste de mon confrère M. Ch. Tardieu, que cette partie du drame encadre de légende une étude à la Schopenhauer sur les incohérences du vouloir, ballotté entre le sentir et le comprendre. Wotan aime Siegmund, et il doit l'abandonner. Il a ordonné à Brünhilde de le secourir, et il lui commande, à présent, de le frapper. Brünhilde pleure, le dieu est triste ; mais il faut que le sentiment se soumette à la raison et que Fricka soit obéie. Je n'en dirai pas davantage, n'ayant pas le loisir de m'étendre suffisamment. Ces scènes, au demeurant, recèlent d'amples et claires beautés, où l'accablement humain s'exprime. Les principaux thèmes qui s'y rencontrent sont le thème du Walhalla, celui de la fin des dieux, celui, si pénétrant, de la tristesse de Wotan, et celui, martelé terriblement par les trombones, qui signifie la fidélité aux serments.

Wotan ne s'est pas plus tôt retiré que Siegmund et Sieglinde arrivent à pas lents. Le héros tient dans ses bras la douce femme endolorie et la console. Et, lasse, elle s'endort, enfin, la tête sur ses genoux. Alors commence une scène d'une absolue sublimité. Brünhilde, son cheval de Walkyrie auprès d'elle, apparaît au prédestiné de la douleur : « Lève tes yeux sur moi, lui dit-elle, car tu me suivras bientôt. » Siegmund, à cette voix solennelle, s'est retourné : « Qui es-tu donc, toi qui viens vers moi, si belle et si sévère ? — Ceux-là seuls me voient qui vont mourir. Je te conduirai dans la splendeur du Walhalla. — La femme que j'aime y sera-t-elle avec moi ? — Elle n'y sera point. — Eh bien, je renonce au Walhalla, à Wotan, à toutes les gloires, à toutes les délices. — Qu'importe que tu renonces : la mort est là qui t'imposera ton sort. — Mais l'épée que j'ai reçue est une épée de victoire. — Tu te trompes, Siegmund. Ton glaive est désormais sans vertu. » Le héros contemple d'un œil noyé de larmes Sieglinde toujours endormie. « Je t'en supplie, dit-il, respecte au moins mon sommeil paisible. »

Et il se lamente! Quel désespoir est le sien! Affreuse iniquité de la vie!... Je n'oserais même pas de défier le genre d'émotion grave et poignante qui s'exhale de cette page. Brunehilde a senti la pitié monter en elle. Les ordres de Wotan sont barbares; elle viendra en aide à l'infortuné.

Par degrés, le théâtre s'est obscurci. De lourdes vapeurs ont voilé la montagne. A travers la brume, le cor de Hunding résonne et ses cris viennent jusqu'à nous, rauques et terrifiants. Dans la nuit de la tempête, les deux combattants se poursuivent. Sieglinde s'est éveillée soudain. Où est Siegmund? Que va-t-elle devenir? Mais, parmi les rocs amoncelés, les glaives s'entrechoquent et des éclairs s'allument. Au-dessus du jeune héros, la Walkyrie fait flotter son manteau. Pitié stérile! Wotan s'élance, Siegmund est mort.

L'orage, à présent, se déchaîne. Nous sommes devant le plateau où les Walkyries ont coutume de se réunir, à l'ombre des noires forêts et des pics démesurés, après les batailles. Les nuées se déchirent. Un trille perçant des violons nous transporte dans la région des éclairs. Les cuivres attaquent avec violence le motif des vierges guerrières. Les flûtes rendent des sonorités stridentes et le dessin, indéfiniment répété, des violons nous peint comme le mouvement des nuées déchirées. Par le ciel, où le vent de la chevauchée pousse au loin les brouillards, on voit passer les sœurs vaillantes. Elles s'appellent avec des cris aigus et des éclats de rire, en gammes chromatiques descendantes, soulignées par les bois et, notamment, la flûte. Une joie farouche emplit les précipices et se répercute dans les gorges. C'est là ce qu'on nomme la scène de la chevauchée, dont le fragment symphonique, exécuté au concert, ne donne point du tout l'impression.

La dernière de toutes accourt Brunehilde, soutenant Sieglinde en ses bras. Sieglinde ne comprend rien aux malheurs qui l'ont assaillie : elle ne sait que pleurer. Brunehilde lui conseille de fuir, car Wotan approche; mais elle lui annonce qu'un fils de Siegmund lui naîtra, héritier de l'héroïsme paternel. C'est la première fois qu'on entend le thème admirable de Siegfried, qui s'épanouira par la suite si magnifiquement. La Walkyrie le chante, mais comme imparfait et comme rudimentaire, en remettant à la pauvre désolée les tronçons de l'épée de détresse. Mais l'heure passe. La voix de Wotan gronde dans la tourmente et les neuf sœurs s'échelonnent sur une roche énorme, qui semble faite pour le crucifiement d'un Prométhée.

Où est Brunehilde? Le dieu la réclame. Elle a désobéi à son ordre; il faut qu'elle soit châtiée. Les huit innocentes cachent la coupable et tâchent à fléchir le justicier; mais la colère de Wotan est sans bornes, encore que le motif de sa tristesse revienne toujours et se combine avec la phrase glorifiante du Walhall, le motif martelant et martelé de la fidélité au serment et le motif sinistre de la fin des dieux. Wotan est combattu entre ses passions, ses désirs et son devoir, et c'est pourquoi il repousse les sanglots des Walkyries.

Et voici qu'elles s'éloignent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, à travers les nuages. Alors Brunehilde, s'agenouillant, implore son père et son juge, et Wotan se laisse attendrir. Il ne la rejettera point parmi les hommes; il ne fera point d'elle la servante de quelque lâche. La pressant tout à coup sur son cœur, il laisse couler ses larmes et lui promet de l'envelopper de flammes, afin qu'un héros seul la puisse éveiller : « Adieu, ma fille superbe! Adieu, la gloire de mon âme! Adieu! adieu! Autour de toi roulera l'embrasement virginal et splendide, et celui qui viendra t'éveiller, et qui jouira de ton amour sera plus libre que moi, le dieu. »

Aussitôt, avec un baiser, il ferme les yeux de la guerrière et la couche, le casque au front, le bouclier sur la poitrine, au pied d'un sapin aux racines noueuses. Et, des rochers qu'il frappe de sa lance, les flammes commencent à jaillir : elles pétillent doucement, elles grandissent, elles bruissent, crépitent, rugissent, gagnent de proche en proche. Tout s'efface dans l'immense flamboiement, et le dieu plein d'amertume, qui subit sa destinée, contemple une dernière fois celle qui n'est plus qu'une femme et, lentement,

se met à marcher, s'appuyant sur sa lance, au milieu des rochers en feu.

Ainsi se termine, dans un éblouissement symphonique, cette œuvre étonnamment humaine en son caractère mythique et surhumain, étonnamment simple en ses complications, d'une grandeur énorme, d'une émotion poignante, d'une débordante poésie. La scène finale, où se juxtaposent les thèmes du feu, du Walhall, du sommeil de la Walkyrie, où les flûtes, les harpes et le glockenspiel jettent des étincelles, où les cuivres élargissent leurs sonorités les plus majestueuses et que domine la mélancolie de Wotan, est, sous tout rapport, au-dessus de ce qu'on en peut dire. Il n'y a qu'un mot pour caractériser de telles pages : elles éclatent de génie.

Faut-il imiter les sujets wagnériens? Eh! non certes; mais qui conseille de les imiter? Il convient que chaque auteur soit lui-même et que chaque nation soit fidèle à son esprit. Mais l'essentiel, c'est qu'on suive Richard Wagner en sa poétique générale — j'entends qu'on ne mette plus en musique que des sujets vraiment lyriques et qu'on ne traite pas le théâtre comme un lieu de concert où l'on donne non des scènes, mais des séries de morceaux.

Le succès de la *Walkyrie* à Bruxelles, a été très grand. Le public s'est laissé charmer, remuer, passionner. Il est entré dans l'épopée et dans le drame. J'ai à peine le temps d'ajouter que la pièce est parfaitement montée, encadrée de riches décors, très heureusement illustrée d'effets de lumière et d'apparitions mobiles en sa partie féerique, et surtout chantée par des artistes pleins de conviction.

Parmi ces derniers, je citerai d'abord M. Engel, qui interprète le rôle de Siegmund sans grande voix, mais avec de rares qualités de diction; Mlle Litvinne, très vaillante sous la cuirasse de Brunehilde; Mlle Martini, dont je louerai le juste sentiment dramatique, et qui personnifie poétiquement la poétique Sieglinde, et Mlle Balensi, qui prête au personnage de Fricka sa belle voix et son énergie. Je ne dois pas oublier, non plus, M. Seguin, qui s'est emparé du rôle de Wotan avec un bonheur particulier dans les passages de tendresse, et M. Bourgeois, incarnant d'une manière suffisamment tragique le type de Hunding.

Et puis encore, il y a lieu de saluer les huit sœurs guerrières, très vives, très hardies, très fibres et très sûres d'elles-mêmes, ayant à leur tête Mlle A. Legault, qui attaque vigoureusement la chevauchée, avec la partie de Guerhilde, et Mlles Thüringer, Wolf, Van Besten, etc., etc.

Si je n'ai rien dit de l'orchestre, dirigé par M. Joseph Dupont, c'est qu'on en sait dès longtemps l'excellence. Mon dernier mot sera pour M. Victor Wilder. Sa traduction française a rendu possibles de pareilles manifestations d'art; nous ne saurions manquer de l'en remercier.

FOURCAUD

PROVINCE ET ÉTRANGER

L'ÉLECTION SÉNATORIALE DE SAONE-ET-LOIRE

L'élection sénatoriale de Saône-et-Loire doit avoir lieu dimanche prochain. Après le désistement officiel de M. Flourens, il y a encore trois candidats de gauche : M. Félix Martin, ancien député, républicain; M. Durey, radical, et M. Michelin, ultra-radical.

Le *Journal de Saône-et-Loire* annonce que les conservateurs présenteront un candidat : M. Chezeville, conseiller général du canton de Saint-Bonnet-de-Joux.

Le congrès républicain de Tournus n'ayant pas abouti, les électeurs sénatoriaux de Mâcon ont pris l'initiative d'une nouvelle réunion générale, qui aura lieu à Mâcon la veille de l'élection.

L'ÉLECTION SÉNATORIALE DE LA VENDÉE

Les électeurs sénatoriaux de la Vendée sont convoqués pour le 1^{er} mai, à l'effet de nommer un sénateur en remplacement de M. Gaudineau, décédé.

Les conseils municipaux éliront leurs délégués sénatoriaux le 3 avril prochain.

LE SOCIALISME EN BELGIQUE

GAND. — On a arrêté hier un soldat de la garnison qui se promenait dans les rues un drapeau rouge à la main et criait : « Vive la République! »

Une importante manifestation socialiste se prépare à Liège pour la fin du mois, dans le but de fêter l'anniversaire des émeutes de l'année dernière.

LA GRÈVE DE BESSÈGES

Notre correspondant nous télégraphie de Nîmes :

« Près de quinze cents ouvriers mineurs